Henri Adamczewski

Le cerveau et la grammaire universelle

Contribution du modèle métaopérationnel à la problématique du fonctionnement du langage et des langues et de l'acquisition de L1

INTRODUCTION

1 – A PROPOS DU LIBELLÉ :
Le titre de cet exposé recouvre deux immenses champs de recherche. Je me hâte de préciser que pour ce qui est du CERVEAU il ne s'agira que d'une interpellation adressée aux spécialistes. C'est de la seconde partie du titre qu'il sera question ici : LA GRAMMAIRE UNIVERSELLE, vaste domaine qu'il est bien présomptueux de vouloir aborder dans le temps qui m'est imparti. Cette étiquette qui fait généralement davantage référence comme chacun sait à un projet, une quête, qu'à une réalité tangible, ne date pas d'aujourd'hui, puisqu'elle figure, entre autres, dans le titre de l'ouvrage de James HARRIS (1751): *HERMES OU RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LA GRAMMAIRE UNIVERSELLE.*

2 – OBJECTIF DE LA COMMUNICATION :
Le sous-titre que j'ai donné à mon exposé : *Contribution du modèle métaopérationnel à la problématique du fonctionnement du langage et des langues et de l'acquisition de L1* résume de façon très explicite les ambitions qui sont les miennes dans cette communication. Au fond, après un bref historique de la question, je serai amené à prendre position sur le point de vue de CHOMSKY sur la grammaire universelle, question qu'il a eu le grand mérite de relancer pratiquement dès ses premières publications et qui constitue maintenant sa principale sinon son unique préoccupation.
Pour en revenir au modèle métaopérationnel, je dirai un mot des conditions dans lesquelles il est né et je présenterai son apport à la problématique de la grammaire universelle : apport à notre compréhension de la structure des langues et du fonctionnement du langage et apport dans le domaine de l'acquisition de la langue maternelle (prise de position sur l'innéisme et présentation d'un principe inhérent aux langues qui explique l'appropriation de L1 par l'enfant).

Le cerveau et la grammaire universelle

Henri Adamczewski

1 – De la *Grammaire Générale et Raisonnée* (1660) à Chomsky (1986)

La *GGER*, ce petit ouvrage de 108 pages paru en 1660, représente une étape importante dans l'histoire de la linguistique. Son influence a été considérable et elle a ouvert la voie à des points de vue qui sont toujours d'actualité. Il s'agit d'une GRAMMAIRE GÉNÉRALE même si, comme l'écrit Jean-Claude CHEVALIER dans son *HISTOIRE DE LA GRAMMAIRE FRANÇAISE* (QUE SAIS-JE ? PUF 1994), elle « vise en priorité le français » et secondairement seulement le latin, le grec, l'hébreu et l'italien. Grammaire fondée sur la logique et la raison, elle énonce à propos du français des principes qui sont censés s'appliquer à n'importe quelle autre langue (puisque la raison humaine est UNE). Et pour commencer elle nous offre une définition du langage qui frappe par son originalité et, j'oserai dire, sa modernité : «*Cette invention merveilleuse de composer de 25 ou 30 sons cette infinie variété de mots qui, n'ayant rien de semblable en eux-mêmes à ce qui se passe dans notre esprit, ne laissent pas d'en découvrir aux autres tout le secret, et de faire entendre à ceux qui n'y peuvent pénétrer, tout ce que nous concevons, et tous les divers mouvements de notre âme*».
Tout le problème de la représentation des idées, que les humains réussissent à transmettre au moyen de quelques dizaines de phonèmes, est là, principe universel s'il en est. Parmi les rapports entre pensée et langue, il en est un qui va connaître une fortune durable : c'est le problème de l'ordre des mots dans la phrase. On comprendra aisément qu'une grammaire fondée sur la logique considère l'ordre des mots comme faisant écho à l'ordre de la raison. Du même coup voilà le français promu langue idéale, langue parfaite, puisque l'ordre qui y prévaut, l'ordre naturel (***ordo naturalis***) *SVO*, est l'ordre de la pensée. Langue analogue, selon la définition de l'abbé G. GIRARD, le français, contrairement aux langues transpositives dont le modèle est le latin, se caractérise par une correspondance parfaite entre l'ordre des mots et l'ordre de la pensée (RIVAROL a dit cela avec beaucoup plus de conviction !). Le français langue modèle, langue-étalon, ne serait-il donc pas un exemple vivant de cette grammaire universelle dont les grammairiens-philosophes ont rêvé pendant tout le siècle des Lumières ? Il faudra attendre un demi-siècle et la thèse de Henri WEIL (1842) : *DE L'ORDRE DES MOTS DANS LES LANGUES ANCIENNES COMPARÉES AUX LANGUES MODERNES*, pour que le français redevienne une langue comme les autres...

Le XVIIIe siècle français, malgré les excès que l'on vient de signaler, aura quand même été la grande époque de la GRAMMAIRE GÉNÉRALE (on notera le qualificatif; en 1751 J. HARRIS dissertait, lui, sur la GRAMMAIRE UNIVERSELLE). André JOLY, dans son Introduction à l'HERMES, propose une fort bonne définition de la grammaire générale : « *La Grammaire Générale est conçue comme "une métaphysique du langage", car, par les voies de l'analyse, elle recherche dans l'en-deça du langage effectif, les schèmes de pensée sous-jacents* » (Intro. p. 26).

Comme cela a été dit, le français représentait, et ce depuis la *GGER*, l'objet principal des analyses de cette grammaire générale. Mais il est intéressant de constater que **LES** langues font leur entrée dans le domaine. C'est ainsi que BEAUZÉE, dont on connaît les positions par exemple sur l'exemplarité du français dans le domaine de l'ordre naturel, écrit en 1767 un gros ouvrage intitulé : *GRAMMAIRE GÉNÉRALE OU EXPOSITION RAISONNÉE DES ELÉMENTS NÉCESSAIRES DU LANGAGE POUR SERVIR DE FONDEMENT À L'ÉTUDE DE TOUTES LES LANGUES*, où il fait intervenir dix-sept langues ! DESTUIT DE TRACY, chef de file des Idéologues qui ont fait de la grammaire générale le pilier central de la culture pendant la Révolution Française, examine les grammaires de cinq langues dans le deuxième volume de ses "*Elémens d'Idéologie*" (*GRAMMAIRE*) afin d'y découvrir des propriétés communes. La grammaire générale est-elle en passe de devenir une grammaire universelle ? Le XIXe siècle, qui verra triompher un certain type de grammaire universelle avec les grands noms allemands de l'épopée indo-européenne : SCHLEGEL, BOPP, GRIMM, pour ne citer que ceux-là, mettra un terme aux tendances universalistes en France où la grammaire générale sera la cible de violentes attaques des partisans d'une grammaire plus terre à terre, collant aux faits de surface, d'une grammaire qui débouchera un jour sur "la grammaire scolaire", quasi-entièrement absorbée par les problèmes d'orthographe (voir l'excellent ouvrage d'André CHERVEL : *HISTOIRE DE LA GRAMMAIRE SCOLAIRE*, Payot 1977). Voici à titre d'exemple l'opinion d'un grammairien du début du XIXe siècle, Dieudonné Thiébault : « *Que peut signifier ce mot de "grammaire générale", sinon une grammaire qui serait dans toutes les langues; conception absurde, puisqu'il n'est peut-être aucun procédé, aucun usage, sur lequel tous les idiomes soient d'accord* » (*TRAITÉ DU STYLE*, 1801).

À deux reprises j'ai cité l'ouvrage de James HARRIS de 1751 dont le titre comporte l'étiquette « grammaire universelle » : *HERMES OR A PHILOSOPHICAL INQUIRY CONCERNING LANGUAGE AND UNIVERSAL GRAMMAR*, ouvrage traduit par François THUROT en 1796. Il faut se rendre à l'évidence: l'objectif de HARRIS est bien le même que celui des grammairiens français créateurs de "la grammaire générale" : «*Combien, parmi ceux qui ont du*

moins ce degré d'instruction, ignorent entièrement la grammaire qui apprend à se conformer au génie de la langue ! Qu'il y en a peu, enfin, qui ayent quelque connaissance de la grammaire universelle qui, sans avoir égard aux idiotismes ou tours propres à chaque langue en particulier, ne considèrent que les principes communs et essenciels à toutes les langues» (pp.11-12, trad. F. THUROT, éd. André JOLY, DROZ 1972). Dans son étude, HARRIS offre des analyses très fines de problèmes généraux tels que les parties du discours ou le système verbo-temporel. De très nombreux travaux anglais sont consacrés à la grammaire universelle dans le sillage de HARRIS : Joseph PRIESTLEY, J. BENTHAM, J. STODDART, etc. En France on remarque le label « *grammaire universelle* » dans le titre d'un ouvrage de l'orientaliste Sylvestre de SACY : *PRINCIPES DE LA GRAMMAIRE UNIVERSELLE.*

Le XIXe siècle , comme on sait, a été universaliste à sa façon en s'absorbant quasi-entièrement dans la diachronie (Wilhelm Von HUMBOLT représente il est vrai une exception de taille dans cette fringale historiciste).

Le courant structuraliste de la première moitié du XXe siècle mettra l'accent sur les différences entre les langues au nom justement de l'idée de structure. On verra cependant renaître l'intérêt pour les points communs entre les langues avec l'ouvrage "édité" par Joseph GREENBERG en 1963 : *UNIVERSALS OF LANGUAGE*, qui représente en fait les actes d'un colloque qui s'est tenu à New York deux ans auparavant. Les articles qui y figurent sont presque tous d'inspiration bloomfieldienne, c'est à dire que n'ont d'intérêt que les généralisations inductives et les preuves empiriques ("***empirical evidence***"). Les "*universaux*" recensés et numérotés renvoient à des principes généraux (cf. HOCKETT : ***Learnability; "A speaker of a language can learn another language"***) ouà des remarques généralisantes sur l'ordre des éléments dans la phrase. Mais le modèle structural lié à la linéarité pouvait-il aller au-delà de ce type d'observations ?

La phonologie de l'époque structurale avait su, elle, se démarquer de la démarche positiviste grâce au génie de Roman JAKOBSON dont les travaux renouaient avec les ambitions universalisantes du siècle des Lumières. Les douze traits distinctifs binaires prétendaient épuiser le stock phonologique de l'ensemble des langues naturelles. Bien qu'on ne le soulignât pas suffisamment à l'époque, la phonologie proposait un paquet d'invariants qui éclairaient le fonctionnement du langage.

Le langage allait faire irruption dans la théorie grammaticale avec Noam CHOMSKY. Bien qu'on ait parfois accusé le père de la grammaire générative d'avoir fondé une linguistique de l'anglais, il faut souligner que les problèmes généraux du langage figuraient parmi les préoccupations de CHOMSKY dès ses tout premiers écrits : le problème de la créativité était inscrit dans la définition de la grammaire, les règles récursives explicitaient la complexification des phrases, le couple *structures profondes / transformations* qui suscita un immense intérêt dans la communauté des chercheurs en linguistique tentait de capturer des invariants syntaxiques à l'instar du couple *ordre naturel/tropes* des théoriciens de la grammaire générale. En 1968 *LANGUAGE AND MIND* proposait une intéressante réflexion sur le langage avec la dichotomie compétence/ performance et le ***"language acquisition device"*** (***L.A.D'.***). C'est ce dernier problème qui est devenu la préoccupation majeure pour ne pas dire exclusive de N. CHOMSKY à partir du début des années 80.

Le thème central du dernier ouvrage important de Chomsky : *KNOWLEDGE OF LANGUAGE. ITS NATURE, ORIGIN AND USE* (1986) est tout simplement : LA GRAMMAIRE UNIVERSELLE, ***UG*** comme tout le monde dit après CHOMSKY. Héritage biologique universel, ***UG*** est un système de principes et de paramètres dont sont issues toutes les langues du monde. De façon plus précise la grammaire comporte un certain nombre de composantes qui sont la manifestation de principes et de paramètres d'une grande généralité (il s'agit ici des composantes de la théorie ***GB (GOVERNMENT AND BINDING THEORY)***). Connaître l'anglais, c'est connaître la version anglaise de ***UG***, au moins pour ce qui concerne le noyau dur ("***core***") de la grammaire. Quels sont ces principes à partir desquels s'opère la construction des grammaires ? En premier lieu, Chomsky avance le principe de dépendance structurelle ("***the principle of structure-dependency***") qui rend compte du fait que la connaissance d'une langue repose sur des relations structurelles et non sur la succession linéaire des éléments de la phrase : c'est ainsi que la forme interrogative de :

The letter will arrive tomorrow

suppose la permutation du groupe sujet et de l'auxiliaire et non le déplacement vers l'avant du troisième mot de la phrase, ce qui aboutirait à un résultat absurde dans le cas de :

This is the dagger which I see before me

(les exemples sont de V. COOK : *CHOMSKY'S UNIVERSAL GRAMMAR*, BLACKWELL 1988). Autres principes communs à l'ensemble des langues du monde dans l'optique chomskienne: le paramètre des "*têtes*" ("***the head parameter***") qui distingue les langues du type "***head first***" des langues du type "***head-last***" (comparer l'anglais "***in the house***" avec *IN* précédant "***the house***" et le japonais "***Nihon ni***" (***Japan in***), le principe de projection ("***the Projection Principle***") qui est chargé d'assurer l'intégration des entrées lexicales dans la syntaxe, le paramètre du sujet-zéro ("***pro-drop parameter***") qui décide du maintien ou de l'effacement du pronom sujet (*JE parle portugais* vs ***Falo portugues***), le principe du liage ("***binding***"), etc. Tous ces principes et paramètres concourent à l'élaboration des grammaires particulières et de leurs composantes : théorie X-barre, théorie Théta, théorie des Cas, etc. Tout cet appareil a pour but ultime de donner une image des "*I-langues*" ("***I-Languages"***),des "*Langues Intériorisées*" ("***Internalized Languages***") que Chomsky oppose aux "***E-Languages***" ("***Externalized Languages***"), c'est-à-dire d'expliciter la connaissance ("***knowledge***") que tout locuteur a de sa langue, au niveau des principes abstraits et non au plan de l'usage qu'il en fait. Donnons la parole à CHOMSKY pour caractériser cette connaissance de sa langue chez le locuteur (ce que CHOMSKY appelait il n'y a pas si longtemps "***competence grammar***"): "***A generative grammar[...] purports to depict exactly what one knows when one knows a language, that is what has been learned, as supplemented by innate principles. UG is a characterization of these innate, biologically determined principles, which constitute one component of the human mind- the language faculty***" (*KOL*, p. 24). Voilà très clairement exposée la philosophie innéiste de CHOMSKY: nous venons au monde avec inscrits dans nos gènes les principes qui nous permettront, à partir de la matière brute fournie par notre entourage, de construire la grammaire de notre langue. Et Chomsky est encore plus explicite en ce qui concerne les rapports entre ***UG*** et le cerveau : "***The statements of a grammar are statements of the theory of mind about the I-language*, hence statements about structures of the brain *formulated at a certain level of abstraction from mechanisms***" (*op. cit.* p.23, c'est moi qui souligne).

Que penser de tout cela? Personnellement – et cela ne date pas d'aujourd'hui – autant j'adhère à la philosophie générale proposée par Chomsky, aux buts qu'il assigne à la recherche sur le langage et les langues, autant je suis réticent vis-à-vis des analyses techniques avancées. Les transformations de la première période, le caractère mécaniste des dérivations, la complexité croissante des règles et des conditions sur les règles, les règles de mouvement dans un cadre où l'énonciateur était forcément absent, tout cela m'a toujours laissé sceptique. Il en va de même en ce qui concerne la pertinence des principes et paramètres mis en avant dans la nouvelle théorie. J'y décèle l'absence criante de principes touchant à la prédication (mission impossible puisqu'il n'y a pas d'énonciateur!), l'absence aussi de systématicité entre les composantes qui sont juxtaposées de façon tout à fait arbitraire, la pauvreté des illustrations utilisées pour expliciter les principes et les paramètres (VIVIAN COOK, qui est pourtant acquis aux thèses de CHOMSKY, manifeste la même déception dans l'ouvrage cité, p. 167). Il y a exactement vingt ans, dans une communication à un colloque de linguistique organisé par l'Université de Neuchâtel, j'ai présenté ce que j'avais modestement appelé "une esquisse d'une théorie de ***DO***" où je montrais que les manipulations mécaniques de CHOMSKY ou de EMONDS n'étaient pas en mesure ne serait-ce que de poser correctement la problématique de ce petit morphème dans lequel beaucoup de grammairiens n'avaient vu qu'"une complication de la grammaire anglaise". Je ne savais pas à l'époque que mon étude deviendrait l'un des piliers du modèle métaopérationnel, dont il va être question maintenant.

2 – LE MODÈLE MÉTAOPÉRATIONNEL : genèse, développement et apport à la problématique de la grammaire universelle

La théorie métaopérationnelle est née à partir de mes travaux sur *DO et BE+ING* (thèse d'état 1976). Commençons par ***DO*** : j'ai écrit en 1974 que la grammaire générative, qui avait mis la syntaxe au coeur de son dispositif, se révélait incapable de saisir le rôle syntaxique majeur de ***DO*** : ce n'est pas à coups de transformations, d'insertion (CHOMSKY 1957) ou d'effacement (EMONDS 1971) que l'on pouvait arriver à rendre compte de cette espèce de "***Jack-in -the box***" de la grammaire anglaise. Loin d'être un mot vide auquel la grammaire fait appel "lorsqu'il n'y a pas d'autre auxiliaire", ***DO*** est la trace en surface d'une opération fondamentale, le représentant de la mise en relation d'un sujet et d'un prédicat complexe, en d'autres termes un MÉTAOPÉRATEUR qui signale la soudure syntaxique, couture visible de l'opération de prédication. Une fois que l'on a compris cela, on a compris le rôle invariant de ***DO***, métaopérateur unique pour les formes emphatique, négative et interrogative. Prenons l'exemple du ***DO*** dit *emphatique* :

I 'do know Berlin !

DO y représente la relation binaire ***I/know Berlin*** : c'est pourquoi c'est ce lien qui reçoit l'accent d'insistence, car en insistant sur le lien on affirme fortement l'existence de la relation. Bien entendu l'emphase, la *forme emphatique* est l'effet de sens produit. À la forme négative, le lien est cette fois nié:

I do not know Berlin

NOT porte sur ***DO*** qui représente le lien syntaxique : ici la mortaise (***I***) et le tenon (***KNOW BERLIN***) ne vont pas ensemble. C'est exactement le même cas de figure en français, car dans

Je ne connais pas Berlin

la négation, contrairement à l'idée-reçue, ne porte pas sur CONNAIS mais sur la relation MOI/CONNAITRE BERLIN.

L'allemand, qui, comme le français, ne dispose pas d'un outil comparable à ***DO***, placera le négateur en fin d'énoncé :

Ich kenne Berlin nicht

ce qui est quand même plus *transparent* que la construction française.

Le français possède un métaopérateur intéressant sous les espèces de *BIEN* (*c'est* bien *lui* , *vous habitez* bien *Rennes?, l'accusé a confirmé qu'il avait* bien *essayé de forcer le coffre-fort*) mais la forme négative lui est refusée : * *ce n'est pas bien lui.*

La présence dans la grammaire de l'anglais d'un outil tel que ***DO*** nous apporte la preuve de l'existence dans les langues d'une MÉTALANGUE NATURELLE qui trace les opérations de mise en discours. Le travail du grammairien linguiste consistera à DÉCHIFFRER ces métaopérateurs remarquables. Avec ***DO*** les étiquettes *grammaire d'opérations* ou *opérations de mise en discours* prenaient enfin un sens.

La remise en chantier du problème de la soi-disant FORME PROGRESSIVE (contemporaine du déchiffrement de ***DO***) apportera une confirmation de poids à la conception d'une métalangue naturelle, trace des opérations constitutives de l'énoncé. Je ne puis me permettre de vous exposer en détail la théorie de ***BE+ING*** que je présente dans ma thèse (*BE+ING DANS LA GRAMMAIRE DE L'ANGLAIS CONTEMPORAIN*, 1976, 719 pages) et dans mes écrits ultérieurs (essentiellement *LA GRAMMAIRE LINGUISTIQUE DE L'ANGLAIS* (1982) et *LES CLÉS DE LA GRAMMAIRE ANGLAISE* (1993), ouvrages parus chez ARMAND COLIN. Ce que je tiens à dire ici, c'est que les pseudo-théories de la forme progressive comme expression de "l'action non-achevée" ou de "l'action itérée" représentent une conception sémanticiste (on part du sens pour arriver au sens) et atomistique (***-ING*** porte sur le VERBE SEUL) qui ne résiste pas à l'analyse. J'ai pu démontrer que ***-ING*** était un métaopérateur qui portait sur le verbe complexe (le prédicat tout entier) et ce aussi bien dans les constructions V1 V2 ***-ING*** que dans celles en ***BE+ING***:

I hate getting up at six

I am getting up at six tomorrow

Le fait que ***V-ING*** apparaisse après un verbe fortement présupposant :

Stop making that noise !

You risk losing your job ...

signale la saisie thématique des compléments de ***STOP*** et ***RISK***, saisie qui est l'indice d'un paradigme clos, bloqué (les verbes présupposants bloquent le choix de leur complément, qui est dès lors présupposé. C'est ainsi qu'est née la théorie des PHASES, représentée par un vecteur orienté à deux valeurs :

1 – Saisie rhématique (Phase 1) : choix ouvert, non-présupposé

2 – Saisie thématique (Phase 2) : choix clos, présupposé.

Des paires minimales "impossibles" s'éclairent à la lumière du vecteur RH ----- TH :

(1) ***I leave tomorrow***

(2) ***I am leaving tomorrow***

TOMORROW est rhématique dans (1) et thématique dans (2). Dans ce dernier cas ***-ING*** porte sur le verbe complexe ***LEAVE TOMORROW*** qui est attribué au sujet grammatical "***I***" . Dans (1) ***TOMORROW*** est rhématique parce qu'il résulte d'un choix ouvert entre plusieurs possibilités paradigmatiques.

Prenons un exemple qui a été discuté par Martin Joos (LANGUAGE n°41, 1964) et Ronald LANGACKER (1987) : Joos : ***She is resembling her mother more and more*** LANGACKER: ***J.P. is resembling his father more and more every day***

(*FOUNDATIONS OF COGNITIVE GRAMMAR*, Vol I, STANFORD UNIVERSITY PRESS, p.256)

L'explication avancée par LANGACKER est au fond la même que celle de Joos presque TRENTE ANS plus tôt : Langacker nous apprend (sic) que ***RESEMBLE*** (le verbe seul!) "***is inchoative and describes an increase in the degree of similarity***" . On s'en serait douté !

Les choses sont pourtant simples. Dans

she resembles her mother

HER MOTHER est rhématique: on nous apprend à qui "*elle*" ressemble: à sa mère, pas à son père.

Dans : ***she is resembling her mother more and more*** le verbe complexe est ***RESEMBLE HER MOTHER*** que ***-ING*** thématise (choix bloqué). Comment pourrait-on quantifier la ressemblance à la mère si cette dernière n'était pas un fait acquis ?

Les choses commencent à prendre forme. Au cas où le lecteur se demanderait où je veux en venir, je lui ferais remarquer que nous venons de découvrir deux métaopérateurs puissants à valeur invariante et tous deux régis par la théorie des phases: avec ***DO***, c'est la relation prédicative qui est présupposée, tandis qu'avec ***-ING***, c'est le groupe verbal dans son intégralité.

Le temps et l'espace me manquent pour pouvoir expliciter dans le détail ce qui va suivre. La théorie métaopérationnelle va se développer selon deux axes complémentaires :

1 – la mise au jour de la validité du vecteur RH/TH dans d'autres secteurs de la grammaire de l'anglais. Cette extension de validité va complètement redessiner les lignes de force de l'anglais. On pourrait en inférer une loi générale valable pour toutes les langues car ce qui apparaît c'est une architecture extraordinaire derrière le désordre apparent de la surface.

2 – les études que j'ai été amené à faire sur d'autres langues (à commencer par le français) m'ont convaincu que le vecteur RH/TH gouvernait le comportement opérationnel de ces langues.

On pourra trouver dans GLA et CGA (les deux grammaires de l'anglais signalées plus haut) le détail du fonctionnement vectoriel des points suivants :

Saisie RH : ***to O/-s/-ed shall(may) a this too nearly some till***

Saisie TH: ***-ing do will(can) the that also almost any until***

Pour ce qui est du français, on trouvera l'architecture vectorielle que je propose dans mon *FRANÇAIS DÉCHIFFRÉ, CLÉ DU LANGAGE ET DES LANGUES*, 1991. En voici un aperçu :

Saisie RH : *à un(e) ce...ci voici passé simple Ø*

Saisie TH : *de le (la) ce...là voilà imparfait bien*

Par ailleurs j'ai proposé une théorie unifiante de l'aspect en français, en anglais et dans les langues slaves (polonais, russe) à partir de mon vecteur RH/TH ainsi que des considérations sur la phrase allemande basées sur le même principe.

Les conséquences de ce que je viens de présenter à grands traits sur la problématique de la grammaire universelle sont évidentes. L'organisation SYSTÉMATIQUE des langues, au sens fort du terme, ne laissera pas les neurologues et phrénologues indifférents. Notre démarche, à l'opposé de ce qui s'est très souvent fait, va de la mise au jour de la systématicité des langues et des invariants interlingues à la structure du cerveau.

On devine l'impact que le modèle métaopérationnel aura sur la problématique de l'acquisition de la langue maternelle (L1). Le hasard a voulu que j'aie profité des vacances d'été pour achever un ouvrage auquel je tenais beaucoup. Il s'agit d'une étude portant sur la découverte de sa L1 (le français) par ma petite-fille Caroline, actuellement âgée de six ans. J'ai noté très régulièrement les étapes qui l'ont conduite à la maîtrise du français, entre l'âge de dix-huit mois et cinq ans et j'ai assemblé un corpus représentatif des états successifs de sa progression. Parallèlement j'ai lu un certain nombre de travaux portant sur l'acquisition de L1, en particulier les résultats d'une enquête portant sur une douzaine de langues "édités" par le psycholinguiste américain Dan SLOBIN (*THE CROSSLINGUISTIC STUDY OF LANGUAGE ACQUISITION*, 1985). Je dois dire que je partage dans une certaine mesure la réticence de Chomsky face au corpus, qui restera muet quelles qu'en soient les dimensions si l'on ne dispose pas au préalable d'une théorie, c'est à dire d'un mode de déchiffrement. Cependant la théorie de la GU inscrite dans les gènes comme moteur du développement de L1 chez l'enfant, ainsi que la nature des paramètres qu'il appartiendrait à l'enfant de régler au contact des données brutes fournies par son entourage immédiat, ne m'enthousiasment guère.

Ne pouvant entrer dans les détails je voudrais faire trois observations à propos du corpus de Caroline, en précisant d'emblée que de mon point de vue l'intérêt des énoncés produits réside dans leur pouvoir d'illustration des opérations effectuées :

1 – Pour ce qui concerne les énoncés négatifs, Caroline est passée par les stades suivants :

NON Monsieur joue balle

Monsieur joue balle NON

Monsieur NON joue balle

Caroline montre qu'elle a parfaitement assimilé la portée de la négation en plaçant NON aux deux extrêmes dans un premier temps. Le positionnement du négateur NON entre les deux membres de la relation prédicative est encore plus révélatrice du TRAVAIL métaopérationnel lors de la mise en discours.

2 – A un certain moment est apparu l'énoncé suivant :

Ils sontaient là

La marque de l'imparfait /ɛ/ est venue s'accoler à la forme du présent SONT, ce qui manifeste la possession de la marque de l'imparfait, son existence autonome en quelque sorte. On ne sera pas surpris de trouver BOIVAIT et PRENDAIT.

3 – Voici une autre preuve du travail grammatical qui s'effectue chez l'enfant :

Il faut que tu aves beaucoup d'argent (pour acheter un château)

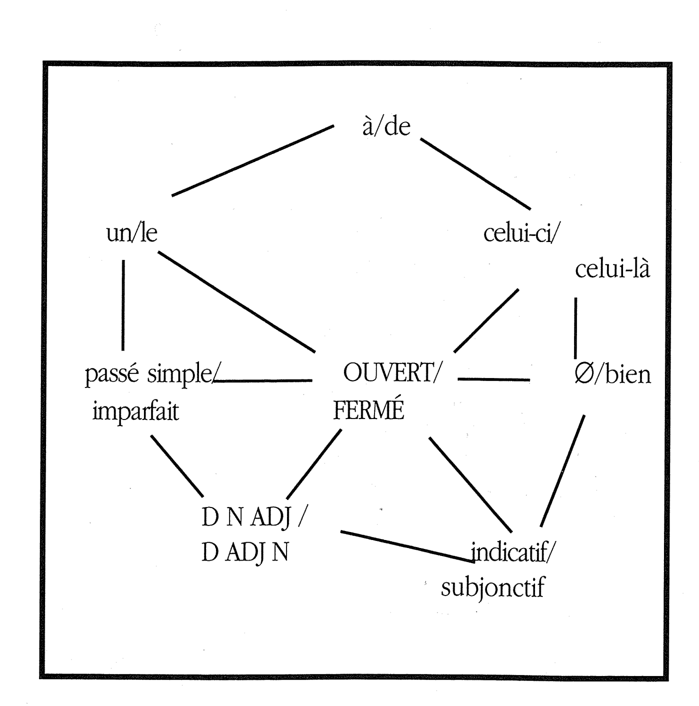
La forme correcte présentant une prononciation identique à celle du verbe ETRE (EST), il y a construction d'une forme de subjonctif de remplacement !

Pourquoi avoir présenté ces trois exemples de participation active de Caroline à l'élaboration de sa grammaire? C'est parce que notre théorie nous pousse à prendre le parti du cerveau dans le match

gènes versus *cerveau*

Le vecteur RH/TH dont nous avons présenté le fonctionnement, et qui manifeste de façon spectaculaire la systématicité des langues pourrait très bien jouer un

rôle majeur dans l'acquisition de L1. L'opération se résumerait dans la rencontre de deux intelligences : celle de l'enfant et celle qui se manifeste dans l'organisation intime de la grammaire des langues. C'est pourquoi nous proposons un PRINCIPE DE CYCLICITÉ qui doit permettre à l'enfant de découvrir à coup sûr le secret de l'organisation de la grammaire. Ce principe est la conséquence de l'aspect systématique des langues et le système est tel qu'on accède à la totalité du savoir dès qu'on a maîtrisé UNE des clés possibles. Par exemple la maîtrise du système de l'article UN(E) / LE, LA ouvre l'accès à tous les autres systèmes binaires régis par le vecteur RH/TH dont le principe est d'une extrême simplicité puisqu'il s'agit en gros de l'opposition OUVERT/FERMÉ. Voici une représentation en forme de toile d'araignée qui résume tout ce qui vient d'être dit :



CONCLUSION

On a trop souvent employé des mots comme structure ou système comme autant de chèques en blanc. Jakobson et Guillaume sont peut-être les seuls à avoir proposé des hypothèses fortes dans ces domaines. Or le spécialiste du cerveau ne saurait se satisfaire de notions floues. Le linguiste se doit de lui fournir des systèmesqui allient simplicité et puissance, corroborés par une analyse contrastive rigoureuse, elle-même pratiquée au moyen d'outils théoriques fiables. Les langues sont à la fois simples et complexes: elles tiennent à la fois du quark et du jaguar (cf. *THE QUARK AND THE JAGUAR* est le titre d'un livre passionnant de MURRAY GELL-MAN, prix Nobel de physique en 1969). J'ai envie d'ajouter à l'adresse de M. UMBERTO ECO qui vient d'écrire un ouvrage passionnant sur les langues artificielles, que les langues naturelles sont toutes parfaites, sinon les enfants ne parviendraient pas à les apprendre et le linguiste serait frustré du plaisir de découvrir leur bel ordonnancement.

Henri ADAMCZEWSKI
Université Sorbonne Nouvelle - Paris III

BIBLIOGRAPHIE

ADAMCZEWSKI, HENRI
1973 : *BE+ING REVISITED* (AIMAV Bruxelles.)
1974: *ESQUISSE D'UNE THÉORIE DE DO* (id.)
1976: Thèse d'état : *BE+ING DANS LA GRAMMAIRE DE L'ANGLAIS CONTEMPORAIN*
1982: *GRAMMAIRE LINGUISTIQUE DE L'ANGLAIS* (avec la coll. de CLAUDE DELMAS) Éditions A. COLIN (Paris)
1991: *LE FRANÇAIS DÉCHIFFRÉ, CLÉ DU LANGAGE ET DES LANGUES* (A. COLIN)
1993: *LES CLÉS DE LA GRAMMAIRE ANGLAISE* (avec la coll. de JEAN-PIERRE GABILAN)
1994: *CAROLINE GRAMMAIRIENNE* (à paraître)

CHERVEL, ANDRÉ
HISTOIRE DE LA GRAMMAIRE SCOLAIRE (PAYOT, 1977)

CHEVALIER , JEAN-CLAUDE
HISTOIRE DE LA GRAMMAIRE FRANÇAISE (QUE SAIS-JE ? N°2904, 1994).

CHOMSKY, NOAM
LANGUAGE AND MIND (HARCOURT AND BRACE, 1968)
KNOWLEDGE OF LANGUAGE ; ITS NATURE, ORIGIN AND USE. (PRAEGER NY, 1986)

COOK, V. J.
CHOMSKY'S UNIVERSAL GRAMMAR AN INTRODUCTION (BLACKWELL, 1988)

ECO, UMBERTO
LA RECHERCHE DE LA LANGUE PARFAITE (SEUIL, 1994)

GREENBERG, JOSEPH
UNIVERSALS OF LANGUAGE (MIT, 1963)

HARRIS, JAMES
HERMES, OR A PHILOSOPHICAL INQUIRY CONCERNING LANGUAGE AND UNIVERSAL GRAMMAR (1751)

JOLY, ANDRÉ
HERMES ...Édition , introduction et Notes. (LIBR. DROZ, Genève-Paris, 1972).

GELL-MAN, MURRAY
THE QUARK AND THE JAGUAR (LITTLE, BROWN AND COMPANY 1994)

SLOBIN, DAN
THE CROSSLINGUISTIC STUDY OF LANGUAGE ACQUISITION (2vol. LAURENCE ERLBAUM ASSOCIATES, New Jersey, 1985).

Marcel Voisin

Y a-t-il un cercle vicieux pensée-langage ?

INTRODUCTION

Le couple pensée-langue comme le couple main-cerveau (1) représente à la fois une clé de l'hominisation, d'émergence de l'humain, de la culture et de la civilisation, mais en même temps une sorte de circuit fermé du genre de l'oeuf et de la poule.

Son importance est généralement reconnue comme fondamentale mais je ne résiste pas, par goût du paradoxe et de la nuance, par sens de la relativité indispensable à la réflexion d'ordre supérieur, (2) à citer la définition d'un célèbre paléontologue, Yves Coppens : "*Le langage est une utilisation parasite d'une adaptation du système respiratoire de l'homme à un climat devenu sec à l'Est de l'Afrique par basculement tectonique*" (3). Cette adaptation consiste en une descente du larynx. D'autre part, dans la communication, il serait naïf de privilégier l'aspect linguistique au détriment du paralinguistique à savoir notamment l'intonation, la volonté et la situation de communication, l'attitude du locuteur, le contexte culturel, etc. (4).

En effet, le *langage du corps* soutient, et parfois contredit, le langage parlé. Il l'explicite, le complète et parfois le dépasse. Or il dépend de l'extra-linguistique : la physiologie, la santé, les modèles culturels, le tempérament, etc.

Un masque, un regard, un geste peuvent même annuler ou inverser le sens des paroles. Ce que NIDA appelle les "*reactive words*" ont un impact qui dépasse largement leur valeur linguistique et qui dépend du contexte au sens le plus large ainsi qu'on le voit en poésie, en politique ou encore dans les relations sentimentales. Langage et pensée ne peuvent jamais être dissociés de leur contexte. (5) Le contexte l'emporte toujours sur la syntaxe, le lexique, la grammaire. (6)